

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le diable du Beffroi

Réjean Beaudoin

Volume 27, Number 6 (162), December 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31320ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1985). Review of [Le diable du Beffroi]. *Liberté*, 27(6), 118–124.

RÉJEAN BEAUDOIN

Le diable du Beffroi

*Ne grattez pas, mortels, vos allumettes dans le vent
de mon haleine fétide, sulfureuse, au butane.¹*

1. François
Hébert,
**Monsieur
Itzago Plouffe**,
Québec,
Editions du
Beffroi, 1985,
p. 12.

La lecture de plaisir ne tient pas toujours à la surprise du texte. Il arrive qu'elle trouve sa source dans une région plus difficile à cerner, un lieu plus diffus qu'il faut d'abord apprendre à reconnaître. On l'éprouve pour commencer comme une réminiscence. On ne sait d'où nous vient l'affinité d'un tel sentiment. La première fois que m'est parvenu un livre des Editions du Beffroi, j'en ai tout de suite ressenti une sorte de délectation. Un ami me l'avait envoyé avec un mot de dédicace, ce qui n'est pas rien mais ne saurait suffire à expliquer tout mon contentement. Était-ce à cause de ce mot beffroi qui, depuis Edgar Poe, me remplit toujours d'une frayeur délicieuse entre la paix du clocher et l'alarme du tocsin? Était-ce plus vraisemblablement la somptueuse tenue matérielle du livre qui m'avait séduit? C'était, je crois, la frustration larvée de l'éditeur que j'aurais voulu être, enfin délivré du fardeau de son projet inaccompli. L'édition littéraire québécoise se contente trop souvent, sous prétexte de publicité, de maquiller ses produits par des photos-montages qui seraient mieux placés sur une pochette de disque que sur la couverture d'une publication. C'est sans doute aller à contre-courant que de préférer un tableau de maître ou une gravure ancienne impeccablement reproduits pour la maquette d'un nouveau livre. En tout cas les éditeurs du Beffroi ne semblent pas craindre de con-

trier la tendance dominante qui voudrait réduire la littérature à ce qu'elle doit être dans le monde où nous sommes: un produit de consommation. Si j'ajoute que la qualité du papier et le soin de la composition typo sont remarquables, que le texte a été corrigé avant de passer par l'imprimerie, je crois presque rêver. Je me prends à penser que les seuls événements qui comptent pour la littérature ne sont pas que la naissance ou la mort des auteurs et les dates de publication de leurs œuvres. L'apparition d'un éditeur mérite parfois d'être signalée. Mais il reste encore dans mon plaisir quelque chose d'autre que la satisfaction du bibliophile que je n'ai du reste jamais été.

Je ne sais rien des animateurs de la nouvelle maison, sauf qu'ils opèrent dans l'excellente ville de Québec comme me l'apprend l'adresse de leur raison sociale. Mais il semble bien que Trois-Rivières soit le point d'attache de beaucoup d'auteurs du Beffroi. L'influence d'un professeur de philosophie à l'Université du Québec à Trois-Rivières, Alexis Klimov, me paraît tenir une grande place dans toute l'affaire. La moitié du catalogue est consacrée à ses œuvres et il est aisé de remarquer dans l'autre moitié des choix souvent reliés à ses travaux. L'ampleur de son rayonnement se lit plus clairement dans un collectif de quelque 550 pages, recueil souvent indigeste même pour les estomacs les plus robustes. Le volume rassemble des écrits de collègues, de disciples et d'amis en guise d'«Hommage à Alexis Klimov», le tout sous le titre: *De la philosophie comme passion de la liberté*.² La lourdeur et l'aspect composite de l'ouvrage l'apparentent au genre disparu du «Mélange» et si on en voit nettement l'articulation autour du lieu commun de la liberté, la pensée qui s'y déploie n'offre rien de neuf, du moins à la prendre au niveau de ses références les plus fréquentes. Mais il y a tout de même là une espèce de phénomène dans la stature et la présence du Professeur Klimov au centre d'un lieu intellectuel certainement marginal, mais qui n'en rassemble pas moins des énergies mêlées où certaines

2. Québec,
Editions du
Beffroi, 1984.

œuvres sont en train de trouver la forme qui leur est propre. Faut-il parler d'une Ecole de Trois-Rivières? Ce collectif est en tout cas symptomatique d'un curieux voisinage où le pire et le meilleur se rencontrent sans se connaître, se parlent sans se comprendre ou se saluent sans se parler. On y trouve de tout et même de l'excellent, mais surtout du divers. De pesants témoignages d'amitié, de pénibles dissertations, d'impénétrables cryptogrammes ésotériques, d'inextricables enquêtes bibliographiques et de beaux discours de circonstances. Des chats dans une valise au milieu d'un lit défait. Ce qui ressort de tout cela, c'est la recherche d'une assise doctrinale à la pensée par delà les idéologies contemporaines. Et qui pourrait ne pas y souscrire généreusement? On y cite beaucoup Bernanos, Jean-Marie Domenach, Gabriel Marcel et Dostoïevski. On y déclare souvent le commencement de la fin du monde et on y dénonce proprement, à l'est comme à l'ouest, les trop nombreux contempteurs de la liberté. Il est question d'humanisme nostalgique et d'existentialisme chrétien, pour dire les choses brutalement. Rien en somme qui puisse faire trembler bien fort notre ronronnante modernité. C'est là peut-être que «le phénomène Klimov» m'apparaît de la façon suivante: le retour à une pensée de l'homme au terme d'une époque qui peut sembler avoir épuisé les systèmes de pensée. On aurait tort de prendre la chose à la légère malgré les ratés trop visibles de la démarche et on aurait tort aussi de la réduire commodément à l'historique oscillation de la tradition et du progrès. J'y vois plutôt une promesse ou une exigence authentique de renouvellement.

Le plus significatif, à mon avis, dans ce fervent laboratoire trifluvien, c'est la fréquentation de jeunes inconnus avec des écrivains plus ou moins lancés, y compris des noms justement célèbres. Clément Marchand y signe un essai substantiel qui signale un important retour à l'écriture après des années de silence. Je veux surtout retenir de ces pages celles qui appartiennent au mémorialiste et qui font, à mon avis, tout

le prix de ce texte. Le poète des *Soirs rouges* y raconte, d'une façon qui n'est qu'à lui et dont il est, à mon goût, trop économe, des anecdotes qui valent beaucoup plus que des analyses (parce qu'elles en sont): la rencontre de Saint-Denys Garneau et de ses illustres amis de *La Relève* dans une réception officielle; un portrait en cap du premier ministre Alexandre Taschereau; la liberté native des habitants de nos campagnes... Mais encore une fois et pour revenir au «climat» général de l'ouvrage collectif, ce voisinage de Naïm Kattan et de Guy Maheux, de François Hébert et de Jean Renaud, de Négovan Rajic et de Benoît Lemaire, de Gaétan Brulotte et de Roland Houde me paraît révélateur d'un obscur signe des temps que je me contenterai de baptiser ici le diable du Beffroi. J'en attends des frissons inédits.

*... il arrivera des choses et d'autres, impossibles pour la plupart; au possible je ne suis pas tenu.*³

*... il est impossible que quelqu'un me connaissant jusqu'au fond de l'âme m'aime: donc Dieu m'aime, car à Dieu rien n'est impossible.*⁴

3. Monsieur Itzago Plouffe, p. 12.

4. Jean Renaud, *La Quête antimoderne*, Québec, Éditions du Beffroi, 1985, p. 163.

La manifestation la plus évidente, à ce jour, de ce que je vois de riche et de fécond dans ce lieu de fermentation diabolique, c'est le livre admirable et saisissant de Jean Renaud, *La Quête antimoderne*, au titre en tous points fidèle au projet du texte qu'il coiffe.

Comment parler d'un livre qui distille en même temps la révolte la plus radicale et l'appel à la plus haute réconciliation? Le classicisme et la sainteté sont ici convoqués dans le langage pour rappeler la littérature à une démarche de salut. J'ai rarement lu un écrivain qui atteigne dès le premier livre à cette plénitude de sa propre voix. Tout n'est que dépouillement, vigueur, cruauté et maîtrise dans cette écriture. Il est presque impossible d'évoquer le propos sans le réduire ou le défigurer. La caractéristique la plus remarquable peut-être de la manière de Renaud réside dans son

étonnant dosage d'intimité et de savoir. La citation est fréquente et l'intertexte omniprésent, mais ils n'entament jamais le ton personnel de la phrase. Le genre du livre est inclassable, il intègre le dialogue, le récit, l'aphorisme, le journal, mais sa marque constante est l'économie, la brièveté, le resserrement, l'ellipse. La formule aveugle par sa simplicité. Tout y est naturel, ordonné, et pourtant la passion dévore tout, sans que la justesse de l'expression n'en refroidisse jamais la violence radicale. Cela tient de la tragédie classique et du pamphlet. Qu'on imagine la plume de Racine, la fureur de Léon Bloy et les angoisses de Saint-Denys Garneau réunies dans une méditation qui scrute la réalité historique et spirituelle des années 80: le mot de rencontre, le loup d'aventure, la fille du hasard et le chevalier du doute...

Tout ce qui commence sort de l'ombre avec étonnement. La naissance d'une œuvre est sujette à la dispersion des choses qui ne sont pas encore, qui hésitent au seuil de la réalité, mais qui voudraient l'investir d'emblée et tout entière. De cette naïveté juvénile Jean Renaud sait faire la vertu théologale de son écriture. Il s'agit de restaurer le monde par un langage qui accède d'un seul coup à la lumière de sa création. L'impasse d'une telle ambition ontologique interdit l'espoir refroidi de toute évolution possible: c'est instantanément que l'origine doit accoucher du désir interminable d'un acte inaccompli. Toute littérature n'a d'autre existence que virtuelle. Là je m'explique enfin clairement ce bonheur de lecture dont j'ai parlé confusément en commençant la rédaction de cet article.

La pensée de ce livre est tendue vers les conséquences de la disparition de la tradition religieuse en Occident et à ce titre elle s'inscrit parfaitement dans ce que j'ai appelé tout à l'heure l'Ecole de Trois-Rivières. Et pourtant, comment ne pas voir qu'on est en présence ici de quelque chose de très différent, c'est-à-dire de neuf: aucun passéisme, nul raisonnement philosophique, ni suffisance, ni érudition dans

la réflexion de Renaud, bien que l'écrivain en lui se nourrisse d'une bibliothèque considérable. C'est que le mouvement de sa pensée ne trouve qu'en elle-même son appui, et ce précisément au point où tout fondement lui paraît manquer. Profondément critique en face du monde contemporain, désespérément tournée vers l'horizon spirituel du catholicisme, la démarche de Renaud n'est ni actuelle, ni réactionnaire. Elle se déroule dans un temps qui n'est ni celui de l'instantanéité, ni celui de l'histoire. C'est le temps d'une aventure de la conscience qui n'échappe jamais au sentiment d'une extrême urgence. Celui qui écrit: «Qui était ce Moi qui savait tout et ne pouvait rien?» ne fait pas que proposer à ses contemporains de revenir à la vérité doctrinale d'une essence métaphysique. Il leur adresse avant tout la question de leur propre désarroi. Les citations de Barrès, de Maurras et même de Maurice de Guérin vont suffire à éconduire plus d'un lecteur pressé et formé à la bonne école. Leur réflexe me semble surtout malheureux, car il arrive que, malgré les idées reçues, l'innovation prenne à droite pendant que le radotage tourne à gauche, pour employer des mots qui n'ont d'ailleurs pas ici le moindre sens. Renaud n'écrit pas avec les yeux de la foi, quoi qu'on puisse en dire. Son incroyance est si totale qu'elle se fait plus exigeante que la vérité même qu'elle poursuit, sa connaissance est si ardente qu'elle tarit l'érudition et son affectivité est si tumultueuse qu'elle abolit le lyrisme. A lire d'urgence.

Je voudrais en dire autant du petit livre à la fois trop sobre et trop bavard de François Hébert (le nôtre, celui-là même qui a tenté le diable des Herbes Rouges, mais pour se réfugier en haut de la plus haute tour du Beffroi): *Monsieur Itzago Plouffe*. C'est une complète débauche d'écriture que se permet ici le romancier et le fabuliste que l'on aime. La vie moderne est un torrent d'immondices que sa plume déverse sans merci sur un lecteur ébloué. Ce récit de moins de cent pages est un catalogue de procédés stylistiques, un monstrueux traité de rhétorique ap-

pliquée. S'y déploie un lyrisme à rebours, un véritable musée littéraire de l'épouvante à faire frémir le lecteur le plus circonspect. Contrefaisant le monde et le langage tout ensemble, François Hébert y règle quelques dettes de plume avec d'illustres créanciers dont Ducharme et Lautréamont. Il y pourfend le Canada, *L'Imitation de Jésus-Christ*, la famille Tremblay, la famille Plouffe et la sexologie, mais il défend la pétanque avec un zèle tout provençal.